

# TAKARABE Toriko

traduite par Ono Masatsugu et Claude Mouchard

Née en 1933 en Chine (Ancienne Mandchourie<sup>1</sup>). Retour au Japon en 1946. Commence à écrire tardivement. Premier recueil de poèmes *Watashi ga kodomo datta koro* (*Quand j'étais enfant*) en 1965. Participe également à des traductions de poésie contemporaine chinoise (notamment Chen Dongdong).

## Recueils :

*Fushoku to tôketsu* (*Pourriture et gel*). *Kachô 45* (*Fleurs et oiseaux 45*). *Saïyûki* (*Voyage vers l'Ouest*) – prix Chikyû. *Nakaniwa gentô hen* (*Lumière illusoire dans la cour*) – prix Gendaïshi hanatsubaki. *Ahmed no uki* (*La saison pluvieuse d'Ahmed*). *Uyû no hito* (*Homme de néant*) – prix Sakutarô.

Dans son essai *Ciel d'automne*, Takarabe Toriko évoque des moments qu'elle a vécus, enfant, en septembre 1945. Après la défaite du Japon en août 45, les Japonais de l'état de Mandchourie deviennent des fuyards ou des réfugiés déplacés en masse sous la surveillance des soldats soviétiques.

« Quand j'avais douze ans, les réfugiés japonais furent forcés de se déplacer. Ce dont je me souviens est très fragmentaire. Dans la rue qui menait à la gare, les Chinois nous lançaient des pierres et des crachats. (...). Nous avons été embarqués dans un wagon de marchandises. Normalement jusqu'à la ville de Changchun le voyage dure six heures, mais cette fois le train roula durant quatre jours, donnant à des dizaines de soldats soviétiques l'occasion de se divertir par des viols et des pillages.

Je ne me rappelle pas le contenu des événements. Au milieu d'une grande plaine sous un ciel limpide infini il y avait un wagon de marchandises noir. D'un point du ciel je regarde ce wagon. Quel beau temps ! Un nuage pareil à un mince fil de soie flotte. Un saule jaunâtre se dresse. Le contenu des événements est tout entier dans ce wagon, il ne disparaît jamais, cette pensée me rassure. Autrement dit, je ne veux pas me rappeler, il y avait là des "événements horribles, impossibles" pour moi. (...) Pour l'enfant, il n'y a rien qui lui permette de relativiser les choses. La première terreur se fixe sous la forme d'un wagon de marchandises noir. Je me demande comment il est possible que ce soit avec le sentiment de bonheur d'un jour d'automne que je regarde ce wagon. »

Les poèmes de Takarabe Toriko évoquent, en-deçà des événements consécutifs à la défaite du Japon, les violences extrêmes exercées par les soldats japonais en Chine, au premier rang desquelles les massacres de Nankin.

Ils évoquent ces violences (« peur et crime de mon père ») moins comme les souvenirs d'un témoin que comme ce qui risque de se découvrir au présent, pour celle qui écrit, comme un héritage insinué dans ses sensations ou son corps.

On peut lire, dans le présent numéro, les réflexions qu'Arai Toyomi (dans *À propos de la «poésie féminine» au Japon*) consacre à Takarabe.

---

1. « Ancienne Mandchourie » : c'est l'État créé par le Japon colonisateur.



un beagle qui silencieusement retenait son souffle c'est en le cachant dans une boîte à bonbons vide que je suis rentrée à la maison (quelle menteuse j'étais !)

la porte grince papa est-il déjà couché mon cœur a failli s'arrêter  
le chien enfermé dans une lampe de bureau son pelage se voit en vert foncé  
ayant allumé la lampe j'écris longuement le journal d'une tristesse immense toi (qui est toi ?)  
le beagle aboie oua oua dans la lampe chut ! demain je te donnerai des os des anneaux aussi comme il n'arrêtait pas d'aboyer je lui ai balancé une de mes mules silencieuse sa queue mignonne ... (j'en ai assez)

chaque nuit il me semble avoir serré fort dans mes bras le pelage du vide

*travail forcé*

j'ai imaginé qu'à l'endroit appelé Zeia à cinquante-cinq degrés de latitude nord mon père devenait *dokhodiaga* (mal nourri),  
c'était quand j'étudiais le russe  
dans le russe il y a une réalité mais nulle preuve que mon père était là

*fragment*

flanelle des ruines  
suies s'accumulant dans les fissures d'un cadre

*chute*

depuis une pente telle qu'en jaillit la voix des cigales  
à quelle vitesse le soleil tombe !  
je vieillis  
tu regardes

*Nankin*

il ne faut pas venir ici  
des branches d'érables se tendaient depuis les deux côtés d'une rue dans la ville  
il y a la réalité du froid du printemps  
peur et crime de mon père pendent lourdement

*clochette de vent*

l'image réelle du père me manquait père ce que cela indique est néant comme Toutânkhamon est semble-t-il néant  
comme de belles fleurs de figuier le poème existe mais de même que le poète n'existe pas à tenter de me rappeler mon père je ne trouve rien  
comme en cherchant dans le vide

la clochette de vent d'une vieille tour tremblait ne le sachant pas j'ai cru que sonnait la clochette en pierre des chiens gardiens

voilà un chant du temps de mon voyage à Tintoizu j'ai entendu les clochettes du ciel et de la terre sonner en même temps ou bien je n'ai pas entendu et le chant est né atteignant cet état j'ai pourrais-je dire commencé enfin à connaître la vie

## HOMME DU NÉANT II

Il y a un souffle que tu émetts depuis un creux de terre humide. Ce souffle qui sort doucement les eucalyptus en balançant leurs feuilles l'annoncent. À qui? À qui, je ne sais, ce n'est pas à moi, il ne s'agit pas de moi. Car c'est moi qui par ma volonté t'ai donné le souffle.

Au-delà des eucalyptus est le taillis et s'étend un ciel bleu pâle, tout au bout c'est la mer. Des mouettes s'entr'appellent en cris aigus. S'entr'appellent. Les mouettes pourraient emporter ton souffle là où tu veux. Les falaises abruptes où jadis le seigneur de ce lieu s'est retranché avec un petit nombre de soldats penchent sur la mer. Ce qui glisse entre cette mer et le ciel, c'est ton souffle, et cette mouette.

Assise sur un trottoir pas joli (laid) pavé de pierres en losanges au bord de la mer, je pense à l'endroit de ta fin sous le taillis derrière les falaises. Dans le noir humide le dedans des manches de ta robe est vide, aussi les manches sont-elles, dirait-on, remplies de toi vide. Ses bras disparus sont-ils devenus ma chair et mon sang je me le demande. Sont-ils devenus ce coude. Sont-ils, ceux-là, ces jambes miennes, et cette poitrine, cette nuque. Ce qui ne s'emplit pas de mots, c'est ce qui se répand et ce qui est hérité.

Longtemps j'ai porté sur les épaules un baquet à eau. Non, ce n'était pas des bras de balance, non, c'était un canon mitrailleur. Arme lourde en fer sourdement luisant, fer qui heurte violemment l'épaule quand on tire. Cette sensation restant dans le bras est absorbée par la terre, est héritée par ma chair qui est aussi terre, et a réveillé la sensation du moment où j'ai tenu l'arme moi aussi. Remplie d'énergie cruelle. De même que l'amant dit souvent pourquoi es-tu comme ça, lorsque quelque part un autre moi se réveille, je m'aperçois que dans mes bras qui sont de minces bras de femme l'exaltation débordante est sans aucun doute désir de tuer. Grand-père – oui, ce vide est ce qui doit être légitimement grand-père, en tant que celui qui a transmis sang et chair et sensation, je ne peux l'essuyer de moi.

Grand-mère, et de plus un autre couple de grand-parents semblent m'avoir transmis quelques traits, mais ce visage mien est sans aucun doute celui de cet homme. Long cou et nez saillant, yeux obliques et joues creuses, visage en désordre où cohabitent la fierté et l'humilité font peur aux autres ethnies, créent des malentendus dans la même ethnie.

Le souffle a une odeur de moisissures je sens que tu bouges légèrement. Il semble que je sois triste par toi. Il semble qu'il y a aussi du plaisir. Depuis le dedans du sang de nombreuses femmes que tu as liées, ça souffle sur les mouettes. À penser que si tu n'avais pas été là je ne serais même pas le souffle qui passe sur la surface de la mer, les mouvements de ton corps commencent à bouger en moi.

Pas comme cet homme bon qui ressuscite après que, comme dit un proverbe chinois, on a appliqué selon le réseau dix-huit moxas à son cadavre, non, tu étais un homme mauvais, toi toujours au voisinage de la mort tu reprenais ton souffle avec vigilance, sans jamais penser où trouver le repos, satisfait de serrer sur ta poitrine un canon mitrailleur.

Au pied de falaises abruptes des vagues se brisent, apportant des boîtes de conserves vides ou des *tuppers* ou des algues. Oui, bientôt semble-t-il la marée haute va commencer, les vagues montent sur le trottoir de pierres en losanges. Aussitôt elles se brisent sur toi, murmures-tu. Prépare-toi, tiens-toi sur tes gardes. La rouille du vieux temps, qui n'est pas dans mon souvenir, qui est dans cette diction, me rend nostalgique. Mais contre quoi me tenir sur mes gardes. Les vagues me réveillent en me secouant fortement, comme toi de ton vivant.

Mais, me suis-je réveillée je ne sais. Non, dans ce demi-réveil embrumé, j'essaie de saisir ta main. À l'horizon sur la mer se lèvent de gros nuages de fin d'été. Se lèvent moutonnant. Dans la baie qui brille sont rentrées les barques de pêche. La mer et le ciel se mettent à changer de couleur comme s'ils avaient leurs sensations propres. Si je le crois c'est peut-être en essayant de rappeler les sensations que tu as vécues. J'ai su qu'il y a des étangs asséchés par le temps. Comme les cris des mouettes tristes emportaient tout, j'ai su que je ne peux seule me suffire à moi-même. Les nuages, courant avec quelle vitesse, la fin de la journée, l'absence apparaissent tout à coup, je regarde le vent avec celui qui est absent descendre vers le crépuscule.

## FUITE

d'où vers où la fuite  
de quoi vers quoi ? je ne me rappelle plus à la taille mince de mon grand frère  
comme géolier de baigne des clés misérables  
pendaient cliquetant  
de la mer  
l'air brumeux s'épaississait encore à partir des rails entrant dans le port  
de deux miles avons-nous avancé depuis un là-bas gris  
un restaurant chinois maison rouge doit apparaître..... nous les frères  
ôtant vêtement après vêtement  
dans la foule sur le quai  
dans la boue et la pluie nous nous enfonçons côtes affamées  
odeur d'ail coulant comme une rivière  
je suis mort de faim ! c'est moi qui crie nu  
grand frère nu cherche à tâtons le trou de la serrure dans la brume  
une clé est celle de la maison  
une c'est une clé de kokyû<sup>1</sup> une c'est une clé pour vélo de femme une c'est  
une clé de bibliothèque c'est la clé du tiroir dans lequel des lettres d'amour  
sont rangées  
grand frère il faut abandonner le silex quoi l'éternité !  
crié-je d'où  
vers où la fuite  
de quoi vers quoi ? grand frère comme un papillon épinglé  
immobile les ailes osseuses se sont mises à geler  
dans mon enfance comme remède contre la grippe j'ai pris  
de la poudre de papillon gelé était-ce les ailes futures  
de grand frère  
ou bien l'illusion de grand frère s'envolant  
j'ai rêvé à la poire la France du dessert  
la température vers l'hiver baisse de plus en plus  
dans cet air brumeux nous devenons transparents

### Notes de l'auteur:

\* J'ai mêlé ici un certain nombre de phrases écrites par Anzai Fuyue<sup>2</sup>.

\* La fuite que j'ai vécue à l'âge de dix ans se trouve ici commémorée dans une situation autre.

---

1. Kokyû: instrument à cordes chinois

2. Anzai Fuyue : poète né en 1898 mort en 1973. « Suivant les affectations de son père, il passa de Tokyo à Sakai, puis sur le continent chinois où il séjourna quinze ans et subit l'amputation d'une jambe. » (*Anthologie de poésie japonaise contemporaine*, Gallimard, 1986, p.260)

## CLAIR DE LUNE

au clair de la nuit user d'un nom de saison étrange  
« que la tortue chante c'est ce que croient les Chinois sans le moindre doute »  
(Bakuto)


la voix de la tortue n'est entendue que des étrangers  
le maître de haïku le croit sans le moindre doute  
moi je crois que je suis Chinoise sans le moindre doute

le clair de lune fend les herbes reste endormi comme de la boue  
les ombres de tous les phénomènes glissant doucement  
restent sans connaissance

dans un coin d'un petit jardin déjà  
le bout en feu d'un bâtonnet de feu d'artifice grésille bruisssssssant  
se tord désireux d'imiter une âme qui tombe dans les ténèbres  
l'âme n'est ni feu ni voix

tapotant les comptes d'aujourd'hui sur la calculette  
sous la table voici – la tortue chante  
l'âme qui tente de s'envoler  
désespérée je l'entoure de mes mains

小庭の隅は早くも  
線香花火の丸玉が沸りはがらジジッと鳴り  
暗に落ちるやましいを真似ようと身悶えるか  
たましいは火でもなく声でもない  
つ  
月光しより



羽節鳥子